

Requiem pour un trompettiste

L'Express, le 27 septembre 2007

Requiem pour un trompettiste
Du théâtre engagé... dans la bonne voie
Pierre Karch

Ce qu'on voit sur scène n'est pas quelque chose qui s'est passé à un endroit précis, mais l'horreur d'une réalité beaucoup plus vaste, celle du pouvoir qui s'affirme sans difficulté, dans un monde démocratique où la stupidité et l'ignorance l'emportent.

L'action de Requiem pour un trompettiste se situe vers le milieu des années 50. Sur un mur du bureau de l'adjoint du maire d'une petite municipalité trône le portrait de la jeune reine Élisabeth II.

Les costumes de Valérie Chantal Kaelin disent très fortement que nous sommes à l'époque du film noir avec ses hommes crapuleux et ses femmes mystérieuses. On pense à Humphrey Bogart et compagnie.

L'intrigue porte sur un scandale. La mauvaise politique d'un gouvernement municipal est responsable de la mort de quelques citoyens. Qui accuser? Pas le maire, bien sûr, qui accepte la responsabilité, pourvu que le blâme retombe sur un subalterne.

Comme chacun à l'hôtel de ville est partiellement coupable, il est facile de blâmer le plus faible. Le jeu qui se joue alors est de savoir qui est le plus vulnérable parmi les suspects.

Le texte
Le texte de Claude Guilmain est d'une rare subtilité. Il porte en grande partie sur l'écriture. Les deux adjoints au maire préparent un communiqué de presse. Quoi dire? Et comment le dire pour satisfaire leur patron et éloigner de lui tout soupçon?

Cette révision dure plusieurs minutes, ce qui peut fatiguer certains spectateurs qui n'ont pas l'habitude de remettre leur ouvrage «cent fois sur le métier» (Boileau). Ce n'est pas mon cas. Alors, j'ai apprécié et trouvé cet exercice valable, peut-être même savant.

Mais ce travail nous permet aussi de découvrir la personnalité cachée des auteurs, ce qui est plus dramatique. Pierre Rivard (Tony Nardi) est un cynique. Il est capable des pires bassesses pour favoriser son avancement.

Sa première victime est Franz Zupan (Steve Baker), un sous-chef qui a bâclé son ouvrage, en présentant des rapports qui ne tenaient pas trop compte de la réalité, tout simplement parce qu'on exigeait trop de lui et qu'il ne disposait pas des ressources nécessaires pour faire un bon travail. Il est coupable. Il le sait. Mais il ne se rendait pas compte des conséquences possibles: prison, mort de sa femme, etc.

Sa deuxième victime est son compagnon de travail. Ils partagent le même bureau. Mais Lapointe (Stephan Cloutier) est allé à bonne école. Il sait protéger ses arrières. Quand il se voit menacé, il passe aussitôt à l'attaque. Avec succès.

Car il a des preuves: des photos. Rivard doit donc modifier ses projets.

Jusqu'ici, je n'ai parlé que de l'action dans ce bureau. L'action se joue également et en même temps dans une chambre d'hôtel. On y trouve ce que l'on pense.

La prostituée, Mlle Lamarche (Nathalie Nadon, qui tient également le rôle de la femme de chambre que rien n'étonne), a une relation suivie avec le maire, Rosaire Groulx (Roch Castonguay). Le prénom peut être catholique, mais sa conduite n'est pas très édifiante. Il veut deux choses: 1) conserver le pouvoir coûte que coûte; 2) jouir de la vie, sans abandonner sa femme à qui il doit sa fortune et son bien-être.

Dans cet établissement, il y a un garçon d'hôtel (Manuel Verreydt). C'est le garçon typique des comédies depuis Feydeau: il est beau, jeune, et naïf. Il a droit à sa défloration, mais l'expérience se termine plutôt mal pour lui. Attention: scène érotique!

Les comédiens
Voilà pour le texte. Si Claude Guilmain me permet de le pasticher, je dirai: «L'écrivain écrit des mots, mais c'est à l'interprète de leur donner le souffle de la vie» (Si l'on veut connaître la phrase du dramaturge, il faudra consulter la deuxième édition du Dictionnaire des citations littéraires de l'Ontario français qui devrait paraître plus tard cet automne).

On a rarement, à Toronto, l'occasion de voir une pièce de théâtre interprétée par d'aussi talentueux comédiens.

Tous ont parfaitement compris leur rôle. Chacun aura ses préférences. Si j'ai eu un faible pour Nathalie Nadon, il ne faudrait pas croire que les autres m'ont laissé indifférent.

J'ai été particulièrement séduit par les accents qui ont été appris, contrairement à ce qu'on nous sert à Toronto, sur les scènes de théâtre anglaises où l'on ne fait aucun effort pour «faire authentique».

Chaque comédien semblait à l'aise dans sa peau, ce qui est dû sans doute, en partie, au magnifique travail du metteur en scène et auteur de cette pièce.

La

musique

J'allais oublier un élément essentiel: la musique. On la doit à Claude Naubert. Elle accompagne tout le spectacle, en sourdine, comme dans les films. C'est superbe.

Et cela oblige les comédiens à parler dans un micro. Résultat: les paroles ne sortent pas de leur bouche, mais d'un haut-parleur, ce qui rend tout ce spectacle irréel.

Ce qu'on voit n'est pas quelque chose qui s'est passé à un endroit précis (Walkerton? Nouvelle-Orléans?), à un moment donné, mais l'horreur d'une réalité beaucoup plus vaste, celle du pouvoir qui s'affirme sans difficulté, dans un monde démocratique où la stupidité et l'ignorance l'emportent, dans les sondages, à l'intelligence et au savoir. C'est absolument troublant.

Requiem pour un trompettiste, au théâtre du Collège Glendon, jusqu'au 1er octobre 2005. Billetterie: 416-364-4345.